

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

Vol. I. No 11

MONTREAL, 15 OCTOBRE 1900.

Un an, --- 25 cts.  
Le numero, 3 cts.



...Souvent c'était pour des œuvres de charité, et dans ces cas, c'est elle qui passait la soirée.

# LA JEUNE MÈRE



Savez-vous tout ce qu'il y a de douceur, de tendresse, d'amour dans cet être si délicat que les bébés appellent "maman," et que Dieu mit sur la terre pour que l'homme ne soit pas seul?

Savez-vous combien il est urgent de lui conserver une bonne santé, et combien il vous sera plus profitable de payer des comptes de plus en plus gros chez le boulanger que chez l'apothicaire.

Bien des hommes négligent la santé de leurs femmes quand c'est presque toujours sur elles que retombe le soin d'élever une nombreuse famille.

Ils les voient maigrir, s'épuiser par le dévouement qu'elles dépensent pour les êtres qui leur sont chers, et ne cherchent pas à les rétablir, à leur donner des joues roses, de l'embonpoint, et de squelettes vivants en faire des mamans vigoureuses, au sang rouge et vermeil, débordantes de santé et de force.

Mère qui souffrez, ne désespérez pas. Il y a de l'espoir encore pour vous, peu importe la gravité de votre mal. Il suffit de vous décider une fois pour toutes à commencer le traitement par les

## Pilules de Longue Vie

(BONARD)

qui ont opéré tant de guérisons et soulagé tant d'infortunées que l'anémie, la débilité, entraînaient vers une tombe prématurément entr'ouverte. Fuyez pour toujours la table d'opérations et ses tortures. C'est votre sang qui a besoin d'être renouvelé, et le sang c'est la vie.

Les témoignages irrécusables des guérisons obtenues grâce aux Pilules de Longue Vie nous viennent de partout. En voici un pris au hasard d'une longue file de lettres reçues à nos bureaux.

LA C<sup>IE</sup> MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,

Messieurs—Il y a longtemps que je souffrais, il y a longtemps que je traînais une vie de misère, d'angoisse et de peines, ma santé était délabrée, j'étais faible comme un enfant et la moindre fatigue me causait une douleur que je ne puis dépeindre, j'avais du dégoût pour tout, l'affection des miens même me pesait et je désespérais de jamais recouvrer la santé. Je suis heureuse maintenant de dire qu'après avoir écouté les sages conseils d'une amie qui avait été affligée comme moi des maux particuliers à notre sexe, j'ai suivi un traitement avec les Pilules de Longue Vie; j'ai éprouvé un mieux sensible, et, persévérant avec confiance dans le traitement prescrit, j'ai complètement recouvré la santé. Je vous suis très vivement reconnaissante de ce que votre remède a fait pour moi.

Votre bien dévouée,

MADAME AUDETTE.

Ce témoignage est bien suffisant pour démontrer l'excellence des Pilules de Longue Vie, mais nous tenons à prouver que nos avancés sont basés sur les faits, et c'est pourquoi nous offrons à toute personne, qui nous enverra son adresse ainsi qu'un timbre de 2 cents, une boîte de pilules gratuitement.

Vous pouvez aussi consulter nos médecins gratuitement, en écrivant ou en venant à nos bureaux, au N<sup>o</sup> 202, rue Saint-Denis, de 9 heures du matin à 6 heures du soir.



LA C<sup>IE</sup> MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 RUE ST-DENIS MONTREAL.

FXL  
No 2.

# MERE DE FAMILLE

Les Enfants souffrent beaucoup de la DIARRHEE, des COLIQUES, de la DENTITION et d'INSOMNIE.

DANS CES CAS-LÀ, EMPLOYEZ LE

## SIROP du Dr CODERRE POUR LES ENFANTS

*Lisez ce que la profession médicale en dit ci-dessous.*

### Sirop des Enfants du Dr Coderre

*Tel que préparé par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de  
Matières Médicales et de Thérapeutique.*

#### MERES ET NOURRICES !

Lisez avec soin les avantages que le Sirop de Coderre a sur tout autre Sirop Calmant ou Cordial offert pour les maladies des enfants

LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr Coderre, et a été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années, ayant au-delà de 50 ans d'expérience.  
LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.  
LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour lesquelles il est recommandé.  
LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.  
LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.  
LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

#### CERTIFICATS

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que : - Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

- E. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.
- J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.
- P. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.
- P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.
- TH. E. DODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.
- HECTOR PELLETIER, M. D., Professeur d'Institute de Médecine.

- A. B. CRAIG, M. D. Professeur de Médecine Légale et de Botanique.
- A. T. BROSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.
- G. O. BEAUDRY, Démonstrateur d'Anatomie.
- L. B. DUROCHER, M. D.
- O. RAYMOND, M. D.
- D. W. ARCHAMBAULT, M. D.
- A. P. DEL VECCHIO, M. D.
- ALEX. GERMAIN, M. D.
- ELZEAR PAQUIN, M. D.
- J. A. ROY, M. D.

SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE Hautement recommandé par la Profession Médicale.

# L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois . . . . 25 cts.

Un numéro . . . . 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,

No 2 Maple Avenue,

Téléphone Main 187.

Montréal.

MONTRÉAL, 15 OCTOBRE 1900

## PRONOSTICS DE LA TEMPERATURE

### POUR OCTOBRE

- 17 — Journée claire, nuit froide.
- 18 — Chaud.
- 19 — Sec, chaud et enfumé.
- 20 — Sombre et sec.
- 21 — Sec
- 22 — Nuageux mais sec.
- 23 — Pluie légère.
- 24 — Nuageux.
- 25 — S'éclaircit.
- 26 — Froid.
- 27 — Nuageux, apparence de pluie.
- 28 — Temps menaçant.
- 29 — Pluie.
- 30 — Nuageux.
- 31 — Humide et froid.

### POUR NOVEMBRE

- 1 — Agréable avec brise.
- 2 — Brouillard humide.
- 3 — Nuageux et pluvieux.
- 4 — Froid, gros vent.
- 5 — Pluie ou neige.
- 6 — Tempête de neige.
- 7 — Fro. d.
- 8 — Clair.
- 9 — Agréable.
- 10 — Nuageux.
- 11 — Grêle et Neige.
- 12 — So. mot au clair.
- 13 — Clair et Froid.
- 14 — Nuit froide.
- 15 — Menaçant.

## LE PARVENU ET SON CHEVAL

Les hommes, Dieu merci, ne sont pas toujours ingrats. Ceux-là le sont surtout qui le devraient moins être :

Un parvenu, grand faiseur d'embarras,  
Acheta, sans y rien connaître,  
Un excellent cheval ; et comme un malotru,  
Il fit pendant dix ans damner la pauvre bête,  
Au risque maintes fois de le rendre fourbu.  
N'admettant ni vent ni tempête.  
Jamais il n'avait consenti  
A ménager un peu sa monture fidèle,  
Dont pourtant le généreux zèle,  
Ne s'était jamais ralenti.  
Un jour enfin brisé par un si dur service,  
Le cheval en tombant se fracassa la cuisse ;  
Le parvenu crin, jura, fit tant de train,  
Qu'on l'aurait entendu d'une lieue à la ronde.  
Il voulait, disait-il, partir le lendemain,  
Et s'en prenait à tout le monde.  
Quant aux regrets pour le blessé,  
Il n'en dit pas un mot, il était trop pressé.  
A ceux qui gémissaient de tant de tyrannie :  
" Qu'on le conduise à l'abattoir ! "  
Répondait-il, pour toute litanie.  
" N'ai-je pas cependant, bien rempli mon devoir,  
Dit le pauvre cheval ; pendant toute ma vie  
Je ne vous ai fait que du bien. "  
" Quoi ? que veut-il encoir, dit l'autre avec rudesse,  
Faudrait-il donc vraiment — que son sort m'intéresse  
Lorsque depuis hier il ne me sert à rien ! "

Charles des GRANGES

Les définitions drôles :

*Aisselle*. — Féminin de est-ce lui.

## LES PHENOMENES DE LA NATURE

Le danger, toujours menaçant, rend prudent et ingénieux. C'est un ennemi avec lequel il faut vivre et qu'il convient surtout de prévoir et de combattre.

A ce point de vue, les habitants des pays où se produisent de fréquents tremblements de terre sont passés maîtres en l'art de se préserver des effets terrorisants de la plus sinistre des perturbations terrestres.

Les Japonais, qui, plus qu'aucun peuple, sont à la merci du fléau, ayant remarqué que l'aimant perd de sa force d'attraction quelques instants avant les premières secousses, appliquent un aimant à une barre de fer scellée au plafond d'une pièce de leur maison ; à l'approche du cataclysme, cet aimant se détache de lui-même et tombe sur une plaque métallique qui, dès lors, résonne comme un timbre et donne l'alarme.

En Birmanie, les habitants sont sans prévenus par un petit lézard appelé *gecko*, qui à l'approche d'un tremblement de terre, pousse un coassement analogue à celui de la *reinette*. Aux Philippines, pour que les habitations puissent résister aux oscillations violentes, on ne bâtit qu'à un seul étage, et l'on entre-croise des boiseries à la façon d'une cage enserrant le mur très épais et très bas de rez-de-chaussée. Chaque pièce possède, en outre, une lourde table sous laquelle on se réfugie en cas d'alerte.

Dans la république de San Salvador, les habitants de la ville du même nom, qu'on appelle communément le *Hamac*, vu la fréquence des secousses qu'elle reçoit, construisent aussi leurs maisons à murailles très épaisses ; et ils ont, en outre, la précaution de ménager à l'intérieur de leurs habitations une cour plantée d'arbres. Enfin, comme précaution extrême, ils creusent des refuges souterrains, où ils se précipitent à la première secousse.

Aux Kouriles, archipel situé entre le Grand Océan et la mer d'Okhotsk, les demeures sont également de véritables terriers. De plus, les indigènes creusent des souterrains auxquels, ils donnent plusieurs issues, et comme ces labyrinthes, faits de sinuosités, ne peuvent jamais être bouchés que partiellement, ceux qui s'y réfugient y jouissent d'une sécurité... relative.

A Saint-Domingue, les habitants ayant remarqué que les cavités du sol opposent un obstacle à la propagation des secousses, creusent des trous profonds dans le voisinage de leurs demeures. Au Chili, au Paraguay, en Perse, on opère de même. Enfin, dans le Venezuela, les maisons sont construites, quand la disposition du pays le permet, sur pilotis, au milieu des lacs. C'est le meilleur préservatif, paraît-il : une des rares maisons restées debout, lors du fameux tremblement de terre de Lisbonne, était ainsi bâtie.

OMNES.

## MIEUX QUE CELA

Deux conscrits, à la table d'un cabaret de Marseille.

—Oui, mon vieux, mon grand-père est mort à 95 ans et ma grand-mère à 102 ans.

—Eh bien... plus fort que ça moi ; les miens ne sont pas encore morts !

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

# LE PERE FLUTEAU

## I

Un samedi soir ou plutôt un dimanche matin de mars 1870, car il était minuit et demi, les portes du théâtre Déjazet s'ouvrirent toutes grandes pour laisser passer les spectateurs qui venaient d'assister à la première représentation d'une opérette en trois actes et un nombre considérable de tableaux, et, à en juger par les réflexions que beaucoup de gens faisaient à haute voix en quittant le théâtre, il était facile de constater que la pièce était ce qu'on appelle en argot de coulisses "un four" c'est-à-dire qu'elle n'avait pas réussi à plaire au public,

—Cela n'a ni queue ni tête, disait l'un.

—Peut-on donner de pareilles bêtises ! exclamait un autre.

—Est-ce assez mauvais !

—Et mal joué !

Bref, c'était à qui trouverait un défaut à signaler à la malencontreuse pièce nouvelle, et les amis de l'auteur ne risquaient que bien timidement les circonstances atténuantes :

—Il y a quelques scènes amusantes, avançait le plus hardi.

—Merci, vous n'êtes pas difficile, répondait aussitôt un monsieur, qui, lui aussi, faisait des pièces ; je trouve ça honnête, mais c'est bien fait pour ces crétins de directeurs ; ils n'ont que ce qu'ils méritent.

L'arrêt était sévère, mais personne ne se montrait disposé à entamer une discussion à cet égard : chacun avait hâte de regagner son chez soi. En quelques minutes, le long couloir qui conduit de la salle sur le boulevart fut vidé, le gaz éteint, et bientôt il ne resta devant le théâtre que deux ou trois flâneurs qui, en s'apercevant du vide fait autour d'eux, se dirigèrent vers le café le plus voisin, pour s'y rafraîchir, en causant de cette néfaste représentation, avec quelques habitués.

Or, tandis que la foule se dissipait dans les diverses directions, tout en riant de sa déconvenue, par la porte de derrière du théâtre, celle qui ouvre sur la rue Béranger et au-dessus de laquelle est écrit : "Entrée des Artistes", sortaient par petits groupes de deux ou trois personnes les acteurs, les musiciens de l'orchestre et les différents employés du théâtre ; la plupart, aussitôt dehors, allumaient une cigarette, échangeaient un rapide et bref "bonsoir" et s'en allaient au plus vite, la tête basse,

Ils ne riaient pas ceux-là !

Et le bruit des sifflets qui avaient accompagné le dernier acte de l'opérette résonnait encore à leurs oreilles et leur serrait le cœur, bien qu'ils ne fussent ni les auteurs de la pièce sifflée, ni les compositeurs de la musique.

Ah ! c'est qu'on ne se doute guère, quand on assiste à la chute d'une pièce, combien de gens sont meurtris par les éclats, depuis le costumier qui devait louer chaque soir les costumes des figurants, jusqu'aux pauvres diables qui comptaient gagner pendant trois mois de quoi dîner tous les jours, en entrant

dans un cheval de carton pour figurer ses jambes de devant et de derrière.

Un soir de première représentation derrière le rideau, le succès, c'est l'enthousiasme, la joie, le délire ; la chute, c'est la tristesse, le silence, la débâcle.

Rien de plus navrant que la vue de ces malheureux, couverts d'accoutrements grotesques dont l'apparition seul devait provoquer le fou rire, et dont l'entrée en scène n'a soulevé que des murmures et des sifflets !

Mais revenons à ceux qui, leur besogne achevée, s'en retournaient chez eux.

Ils étaient doublement attristés par le résultat de la soirée, parce que, outre tout le travail d'un grand mois de répétitions qui se trouvait perdu, outre la peine qu'on éprouve de voir s'écrouler un ouvrage auquel on a coopéré, même dans une proportion infinitésimale, l'insuccès de l'opérette devait avoir une importance capitale sur les destinées du théâtre.

Déjà le mois dernier, les appointements des artistes n'avaient pas été payés, et la direction comptait sur la nouvelle pièce pour la négociation d'un emprunt qui devait mettre le théâtre à flot...

Sa chute emportait la dernière planche de salut du directeur, en même temps qu'elle privait les malheureux artistes et employés de ce qui leur était dû.

Or, parmi ceux qui se trouvaient le plus douloureusement atteints par cette perte, était un brave et honnête musicien de l'orchestre qu'on appelait au théâtre le père Flûteau, mais qui, de son nom véritable, se nommait Marsan, et qui, depuis dix ans, était attaché au théâtre en qualité de flûtiste.

C'était un de ces hommes modestes, pleins de simplicité et de naïveté, qui croient au talent des autres et ignorent le leur : musicien dans l'âme, artiste consommé, sa place était marquée à l'orchestre de l'Opéra ou à celui de l'Opéra-Comique, et deux ou trois fois déjà qu'une place à ces théâtres était devenue vacante, ses camarades lui avaient vivement conseillé de se mettre sur les rangs, mais le digne homme s'y était obstinément refusé, en prétendant que ce serait une injustice criante de ne pas donner l'emploi à tel ou tel qu'il prétendait être les premiers flûtistes de Paris.

"Qu'on les nomme d'abord, et si l'occasion se présente, et bien alors, je verrai."

Il était résulté de ceci que de plus habiles que lui avaient été choisis, de préférence à ceux qu'il considérait comme ses maîtres, et qu'il était resté et resterait probablement toute sa vie à l'orchestre du théâtre Déjazet, à moins que le théâtre ne fermât, ce qui malheureusement était fort présumable,

Le père Flûteau s'en revenait donc tristement chez lui, la tête basse, songeant à l'avance à l'accueil qu'allait lui faire sa femme, une virago, aigrie par vingt années d'une vie de privations et de luttes continuelles avec la misère ou tout au moins la gêne, et qui ne cessait de répéter quotidiennement :

"J'en ai assez de cette existence-là !"

Lui, ne se plaignait pas de son sort ; pourvu qu'il soufflât dans sa flûte et qu'il trouvât, parmi les élèves auxquels il donnait des leçons dans la journée, quelque intelligence musicale à même d'apprécier les beautés de son art, le reste lui importait peu.

Il ne fumait pas, ne buvait que de l'eau rouge et en eût

remonté aux Spartiates sur le choix de ses aliments ; quant à sa toilette, si Mme Marsan n'y eût veillé, il ne se fût aperçu que ses habits étaient usés que lorsqu'ils eussent refusé de le couvrir.

Aussi n'était-ce pas pour lui qu'il regrettait d'être sans argent, mais pour sa femme, pour son Adélaïde qu'il aimait autant après vingt-deux ans de mariage que le premier jour de ses noces, et il comprenait bien que cette pauvre Adélaïde devait souffrir d'être toujours aussi "à la côte", selon l'expression qu'il employait pour désigner son état de gêne ; car, disait-il avec bonhomie, elle n'est pas musicienne, elle !

C'était là surtout ce qui le rendait si plein de commisération envers Adélaïde, et ce qui faisait qu'il excusait tout ce qu'il y avait d'acrimonieux et de revêche chez elle ; elle le rudoyait à tout moment, elle lui faisait honte du peu qu'il gagnait, rien ne troublait la sérénité du bonhomme ; à tous les reproches qu'il essayait, il opposait une patience angélique, une résignation touchante et il se contentait de dire en souriant à ceux qui s'étonnaient de le voir ainsi malmené par sa femme :

—Que voulez-vous ? elle n'est pas musicienne !

Mais il y avait un autre musicien au logis : c'était son fils Robert, un garçon de vingt ans qui jouait du piano en maître, et dont le nom commençait déjà à être connu dans le monde des artistes,

Ah ! il fallait que, comme son père, il eût eu vraiment la vocation celui-là. Car Dieu sait combien sa mère avait crié et tempêté quand il s'était agi de lui donner un état.

—Robert sera horloger, quincaillier, commis voyageur s'il veut, avait dit l'intraitable Adélaïde, mais musicien jamais.

Le père Flâteau n'avait pas répliqué, c'était l'usage, mais il avait commencé par apprendre ses notes à l'enfant, puis, sous prétexte de l'envoyer jouer avec le fils de son ami Théodore le pianiste, il lui avait fait prendre des leçons, si bien que lorsque Robert, consulté par sa mère sur le choix d'un état, répondit : "Je serai pianiste", Adélaïde eut beau jeter les hauts cris, prédire à son rejeton qu'il ne serait toute sa vie qu'un gueux comme son père, il fallut en passer par là. Robert fut pianiste, et ce qui avait plus tôt qu'on ne l'eût supposé déterminé Mme Marsan à en prendre son parti, c'est que déjà le jeune homme, à vingt ans, gagnait autant que son père, qui en avait quarante-cinq.

Malheureusement la conscription l'atteignait, il venait de tirer au sort et le sort ne lui avait pas été favorable, il avait amené le numéro 131 et l'exonération coûtait 2,500 francs !

Donc, dans quelques mois Robert allait être soldat.

Ah ! si le père Flâteau avait été commerçant ou industriel, il eût pu disposer de 2,500 francs, mais un musicien d'orchestre !

Le départ prochain de son fils, les criailleries d'Adélaïde, le souci de sa situation présente, tout cela était bien de nature à chagriner le père Flâteau : aussi, au fur et à mesure qu'il approchait de la rue des Martyrs, où il demeurait, il ralentissait le pas, comme s'il eût craint d'affronter ce moment fatal qui allait de nouveau le livrer à la colère de sa chaste compagne.

Il venait de quitter le boulevard pour entrer dans la rue Rougemont, lorsque son pied heurta un petit objet qui était sur le trottoir.

Il se baissa et le ramassa.

C'était un petit porte-cartes en cuir de Russie.

Le père Flâteau avança quelques pas ; puis quand il fut sous un bec de gaz, il regarda plus attentivement sa trouvaille ; sur le porte-cartes se trouvaient deux initiales, H. R. ; machinalement, il l'ouvrit et ne put retenir un cri de surprise en apercevant des billets de banque.

Il eut comme le vertige, et il referma précipitamment le porte-cartes, qu'il fourra dans sa poche ; ses jambes flageolaient ses mains tremblaient comme s'il venait de faire un mauvais coup ; cependant, il continua son chemin ; puis, un peu plus loin, il retira de sa poche le précieux objet et compta les billets.

Il y en avait pour cinq mille francs.

## II

Rentré chez lui, le père Flâteau n'avait pas dit que la nouvelle pièce était tombée, et, pour éviter toute discussion, il répondit à Adélaïde, qui lui demanda s'il avait touché de l'argent qu'on l'avait informé que le lendemain il serait payé.

—Ah ! oui, demain, encore demain ! il y a longtemps qu'on te promène avec cela.

—Adélaïde !

—Oh ! parbleu, ce n'est pas toi qui casseras jamais les vitres.

—Je te le répète, on payera demain, c'est affiché au foyer.

—Ah ! c'est différent... , le mois dernier et celui-ci ? reprit Adélaïde avec incrédulité.

—Tout.

—Vraiment !

—Oui ! un capitaliste a prêté à la direction une grosse somme.

Adélaïde n'insista pas, mais elle regarda son mari d'une certaine façon, et lui trouva un air singulier.

—Robert est-il rentré ? demanda celui-ci.

—Je ne l'ai pas entendu, répondit Mme Marsan ; si tu veux souper, tu trouveras ce qu'il faut, moi, je vais me coucher.

—Moi aussi, je n'ai pas faim, mais j'ai soif.

En effet, depuis quelques instants, le vieux musiciens sentait une soif ardente lui dessécher la gorge, il avala un grand verre d'eau et rejoignit sa femme dans la chambre à coucher ; mais une fois là, il ne pouvait se résoudre à se mettre au lit ; il tournait, allait, venait avec une sorte de fiévreuse inquiétude.

—Ah ça ! lui dit enfin Adélaïde, que ce manège impatientait, as-tu bientôt fini tous tes tours, est-ce qu'il n'est pas l'heure de se reposer ?

—Si...

—Eh bien, alors ne fais pas tant de bruit et laisse-moi dormir.

Le père Flâteau ne répondit rien et il s'assit ; mais, au bout d'un moment, il recommença sa promenade ; sa femme n'y tint plus :

—Ce n'est pas tolérable ; voyons, encore une fois, qu'as-tu ?

—Rien.

—Et, comme Adélaïde faisait un mouvement qui décelait sa mauvaise humeur :

—Eh bien, oui ! s'écria-t-il, je ne puis te cacher plus longtemps ce que j'ai à te dire, tu vas tout savoir.

—Je parie que la pièce est tombée, et que le théâtre va fermer, j'en étais sûre !

—Il ne s'agit pas du théâtre, reprit le mari, mais d'une autre chose, ajouta-t-il d'un air mystérieux et presque à voix basse.

—Quoi donc ? fit Adélaïde, passablement intriguée.

—Tu vas le voir.

Et il lui raconta comment, en passant par la rue Rougemont, il avait trouvé le petit porte-cartes, et il le tira de sa poche.

Adélaïde sauta dessus et l'ouvrit d'un geste fébrile ; bientôt ses doigts froissèrent la liasse des soyeux billets de banque.

—Cinq mille francs ! s'écria-t-elle.

—Oui, cinq mille francs que quelqu'un a perdus alors. Oh ! c'est peut-être une mauvaise pensée qui m'est venue en chemin, mais je me suis dit que sans doute la personne à qui ils appartiennent offrirait une récompense à celui qui les a trouvés, et, bien qu'il n'y ait aucun mérite à rendre une bourse qu'on a ramassée dans la rue, j'avais dessein de l'accepter, ne fût-ce qu'à titre de prêt ; et, ma foi, deux ou trois cents francs nous feraient tant de bien en ce moment. . .

Le brave homme osait à peine développer ainsi sa pensée, et il se sentait tout honteux d'avoir imaginé ce qu'il considérait comme une spéculation presque déshonnête ; mais, tandis qu'il parlait, Adélaïde le regardait fixement, et, à peine eût-il achevé, qu'elle prit à son tour la parole.

—Comment ! dit-elle, le hasard jette à tes pieds une parcelle somme et tu la repousses !

—Que veux-tu dire ?

—Que semblable aubaine n'arrive pas deux fois, et qu'il faut en profiter. Cinq mille francs ! ce que tu gagnes en deux ans.

—Quoi ! tu songerais à nous approprier cette somme ? y songes-tu ?

—Pourquoi pas ?

—Mais c'est un vol cela !

—Allons donc, tu es fou ! les as-tu trouvés ou volés ?

—Adélaïde ?

—Voyons, regarde cet élégant petit porte-feuille ; crois-tu donc que se soit celui d'un pauvre diable ; non, c'est quelqu'un de riche qui l'a perdu, et pour lui cette somme. . .

—Oh ! tais-toi, tais-toi.

—Mais juge donc qu'il y a là plus qu'il ne faut pour payer l'exonération de Robert.

—Non ! non ! mille fois ! et dès demain, je porterai cela au commissaire de police.

Adélaïde comprit qu'elle n'obtiendrait rien en insistant, elle changea de tactique.

—Voyons, sois raisonnable, attends au moins quelques jours. Comme tu le disais tout à l'heure, on affichera probablement la perte de ces billets, et alors il sera temps d'aviser.

—Oh ! je regrette de t'avoir parlé de cela.

—Cela ne m'étonne pas, t'as tant de confiance en moi ; au reste, cela t'est bien égal, que je sois ici sans un sou vaillant.

—Ah ! tu as raison, reporte cet argent et restons dans la misère. Robert sera un soldat ; il ne dépendrait cependant

que de toi que nous fussions tous heureux ! mais tu es bien trop égoïste pour cela !

Égoïste, lui, le père Flûteau, qui eût donné son sang pour sa femme et son fils ; le reproche lui fut sensible, et une grosse larme perla dans ses yeux ; quant à Adélaïde, elle parla des longues années de privations qu'elle endurait, de la triste existence qu'elle avait menée jusqu'à ce jour, puis elle passa des récriminations aux protestations de tendresse ; elle eut des mots qui portèrent le trouble jusqu'au fond du cœur de son honnête homme de mari, elle eut l'éloquence persuasive de la femme qui, depuis longtemps, a pris un empire absolu sur une nature débonnaire, plutôt faite pour obéir que pour commander.

Toute la nuit se passa en discussion, en argumentations.

Il était facile de prévoir de quel côté resterait la victoire.

Le père Flûteau lutta d'abord énergiquement ; il fit appel aux sentiments d'honnêteté de sa femme, mais celle-ci trouva mille raisons pour combattre ; et, forcée dans ses derniers retranchements, elle finit par convenir que l'action qu'elle conseillait était répréhensible, qu'elle le savait, mais qu'elle aimait assez son fils pour lui faire le sacrifice de sa probité.

Ce sophisme acheva de vaincre les résistances du pauvre musicien, et il commença à croire que sa femme était tout simplement l'ange de l'abnégation et du dévouement.

Il consentit à garder la somme ; toutefois, il exigea que Robert ne s'avisât rien ; non seulement il craignait que le jeune homme, élevé dans des sentiments d'honneur, n'acceptât pas d'être le complice d'une faute, mais il ne voulait pas surtout s'exposer à rougir devant lui.

### III

Parmi les jeunes filles qui suivaient, pendant l'hiver 1869-70, les classes de chant du Conservatoire, il en était une à laquelle on pouvait prédire un bel avenir d'artiste.

Elle avait un peu plus de dix-huit ans et se nommait Pauline Dermont ; elle était fille d'un employé mort sans fortune, laissant une veuve sans autre ressource qu'un très petit capital provenant d'une assurance qu'il avait eu la bonne inspiration de contracter quelques années avant sa mort.

C'était grâce aux huit mille francs résultant de ce placement, que Mme Dermont avait pu continuer à sa fille l'éducation musicale que celle-ci avait ébauchée du vivant de son père, ne prévoyant guère alors qu'elle lui servirait un jour de gagne-pain.

Pauline, douée d'une organisation très artistique, et dont la voix de soprano avait une étendue et une flexibilité peu communes, avait fait de rapides progrès, et elle passait pour une des meilleures élèves du Conservatoire ; malheureusement, les études musicales sont longues, et les huit mille francs diminuaient à vue d'œil, à la grande inquiétude de Mme Dermont, qui se demandait avec terreur comment elle ferait pour vivre, et sa fille, le jour où elle n'aurait plus que le mince produit de ses travaux d'aiguille.

Mais Pauline ne partageait pas ses craintes et elle en souriait.

—En vérité, lui disait sa mère, je ne te comprends pas, tu ne parais pas te préoccuper le moins du monde de notre situa-

tion, et cependant elle n'est pas gaie, tes études sont loin d'être terminées, et bientôt il ne me restera plus rien.

—Eh bien ! chère mère, il n'y a pas lieu de se désoler pour cela ; si tu n'as plus d'argent dans ton petit coffre, il y en a dans mon gosier.

—Folle !

—Point ! je parle très sérieusement, et pas plus tard qu'hier on m'a offert cinquante francs si je voulais chanter dans une soirée.

—Toi ! aller chanter de côté et d'autre pour, . . . ah ! par exemple !

—Pourquoi pas ? tu m'accompagneras.

Et ce fut ce qui arriva. Prenant sa profession à cœur, la jeune fille se mit résolument à chanter dans les soirées particulières, où elle ne tarda pas à obtenir de grands succès de salon, que rehaussait encore sa réputation de sagesse et de vertu.

Robert Marsan aussi était élève du Conservatoire, et c'était là qu'il avait eu occasion de voir et de connaître Mlle Dermont.

Une sorte de camaraderie toute fraternelle s'était d'abord établie entre eux, et bientôt une véritable amitié lui avait succédé ; tous étaient jeunes, gais, insoucians ; tous deux avaient foi en leur avenir d'artiste ; ils faisaient de magnifiques châteaux en Espagne, et tous étaient intimement persuadés qu'ils finiraient par remplir le monde du bruit de leur renommée.

En attendant, Mlle Dermont proposa à Robert de lui servir d'accompagnateur ; celui-ci accepta avec enthousiasme, ne voyant en cela que le moyen d'être plus souvent auprès de Pauline, dont il était devenu éperdument amoureux sans s'en douter.

Le père Flûteau, qui avait eu vent de la chose, ne s'en était nullement montré satisfait ; il n'avait pas fait suivre à son fils les cours du Conservatoire pour qu'il devînt l'accompagnateur d'une chanteuse et il essaya de lui faire comprendre que son talent de pianiste lui donnait le droit de viser plus haut, et que s'il lui plaisait de se faire entendre dans les salons parisiens, c'était en jouant les œuvres des maîtres, et non en accompagnant des romances ou des airs d'opéra.

Robert promit de se conformer au désir paternel, mais il se sentait trop heureux d'être à la disposition de Pauline pour renoncer au plaisir de se trouver avec elle dans les soirées où elle chantait, et chaque fois qu'il pouvait être libre il en profitait pour se faire quand même l'accompagnateur de sa chère Pauline.

Il fallait le voir au piano, les yeux ardemment fixés sur la jeune cantatrice, qu'il dévorait du regard ; il ne la perdait pas de vue un seul instant, et il s'enivrait tout à l'aise du plaisir de l'entendre.

Et quand les applaudissements la remerciaient du plaisir qu'elle avait procuré à ses auditeurs, il en jouissait plus qu'elle encore ; on eût dit que c'était à lui qu'ils s'adressaient, tant ils le rendaient heureux.

Ah ! ces soirées-là, il ne les aurait pas données pour un empire ; elles le remplissaient d'une joie qu'il se gardait bien de laisser voir chez lui, et chaque fois qu'il allait servir d'accompagnateur, il disait à son père qu'il passait la soirée au théâtre ou qu'il allait jouer du piano chez un amateur qui devait le

produire dans les meilleures maisons du faubourg Saint-Germain.

Une seule chose le contrariait pendant ses heures d'enivrement passées auprès de Pauline, dans la tiède atmosphère des salons, alors que celle-ci, en brillante toilette, animée par le bruit flatteur des applaudissements, resplendissait de tout l'éclat de sa beauté et de son talent ; c'était de voir bourdonner autour d'elle tout un essaim d'admirateurs jeunes ou vieux, qui lui adressaient les compliments les plus empressés, plusieurs avaient même cru pouvoir aller plus loin et faire à la jeune fille des déclarations d'amour qu'elle avait dû repousser avec une indignation mal contenue.

Robert s'apercevait de tout ceci et sentait la colère lui monter au visage lorsqu'il voyait quelqu'un adresser de ces sortes de galanteries à la jeune fille, mais il n'avait aucune qualité pour s'y opposer, ni aucun droit de le trouver mauvais ; admis dans les soirées où chantait Pauline pour tenir le piano, son rôle se bornait à rester devant son instrument, et il ne lui était pas permis d'adresser la parole, ni de se mêler à la conversation des invités.

Il devait donc ronger son frein en silence.

Mais, à côté de ces jeunes vaniteux, il y avait aussi des jeunes gens qui, séduits par les attraits de Pauline, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour être remarqués d'elle, et ceux-ci causaient encore plus que les autres du souci à Robert, qui se demandait si la jeune fille, obsédée par tant d'hommages, ne finirait pas par préférer à celui du modeste musicien l'amour de quelque élégant jeune homme, choisi parmi l'intéressante collection de cocodès, de gandins et de petits crevés qui fourmillaient partout.

Toutefois, ajoutons que ces craintes, enfantées par le dépit qu'il ressentait, s'évanouissaient dès que la soirée était terminée. Il savait bien que Pauline ne conservait de ces réunions qu'un seul souvenir, celui de ses succès d'artiste, et qu'elle considérait le caquetage des jolis jeunes gens qui lui débitaient des fadeurs comme l'accessoire obligé de toute soirée ; elle classait cela entre les fleurs et les rafraîchissements.

Un jour, Pauline reçut une invitation à venir chanter chez le banquier Hermann Roder.

Ce jour-là, Mme Dermont était un peu souffrante, elle ne put accompagner sa fille ; d'ailleurs, la maison Hermann Roder était de celles où les artistes briguaient tous la faveur de se faire entendre, en raison des nombreuses illustrations parisiennes qui la fréquentaient. Pauline pouvait donc sans inconvénient s'y présenter, suivie de son accompagnateur.

Le banquier Hermann Roder fut plein de courtoisie envers la jeune artiste ; il la présenta à ses invités, qui tous se montrèrent très empressés de l'entendre. Il y avait des dames à cette soirée ; d'ordinaire, quand il y avait réception chez le riche financier, une longue file d'équipages stationnait dans la rue Bergère, mais cette fois c'était une réunion presque intime.

Invitée à chanter, Pauline commença par la sérénade du *Passant*, qu'elle dit avec un charme exquis ; tandis qu'elle chantait, le banquier la couvait du regard, et, quand elle eut terminé son morceau, il la félicita hautement du plaisir qu'elle lui avait fait éprouver, et en attendant qu'elle chantât de nouveau, il ne cessa de lui parler et de lui prodiguer mille compliments.

Robert avait été s'asseoir dans un coin du salon, et il observait que le maître de la maison semblait s'occuper de la cantatrice plus qu'on a coutume de le faire ; il remarqua aussi que les amis du banquier souriaient d'une certaine façon, et il se demanda ce que cela voulait dire.

Une seconde fois, Pauline chanta : ce fut l'air des Bijoux de *Faust*.

L'artiste fut acclamée ; sa tâche était terminée, elle voulut se retirer, mais le banquier ne le lui permit pas ; il la promena dans ses salons, lui fit les honneurs de sa galerie de tableaux et insista pour lui montrer une petite serre en miniature qu'il avait fait construire sur une terrasse qui donnait sur la rue Rougement et dont il avait fait un délicieux réduit ; les fleurs s'y trouvaient à profusion et y répandaient un parfum si pénétrant, qu'en y entrant Pauline se sentit suffoqué. Hermann ouvrit une fenêtre, et, faisant asseoir la jeune fille auprès de lui, il lui prit les mains et lui glissa à l'oreille quelques mots de sentimentalité.

—Monsieur, dit-elle, je suis venue chez vous pour y chanter et non pour y entendre de semblables propos.

—Qui n'ont rien de bien effroyable ; voyons, ma chère enfant, je vous aime.

—Monsieur, ce langage...

—C'est celui de l'amour le plus sincère.

Et tout en disant cela, le banquier approchait son visage de celui de Pauline, qui tentait vainement de s'éloigner.

—Je vous en prie, monsieur ; laissez-moi !

—Vous voilà toute tremblante, soyez sans crainte.

—C'est que je ne suis pas habituée à ce qu'on me parle de la sorte.

—Remettez-vous, je ne suis pas homme à violenter votre volonté, mais je veux m'intéresser à vous, vous êtes jolie, vous me plaisez.

—Mais, monsieur, encore une fois, vous vous trompez sur mon compte, je suis une honnête fille.

—Parbleu ! je le sais bien, répondit-il, et c'est pour cela que je vous aime.

—Monsieur, je ne saurais en entendre davantage, je veux sortir d'ici.

Et d'une main il lui tendit un petit portefeuille mais, au même instant, la porte de la petite serre s'ouvrit violemment, et Robert apparut, pâle, l'œil ardent et la lèvre crispée par la colère.

—Misérable ! s'écria-t-il.

Par un geste rapide, il prit le portefeuille que tenait le banquier, le lança par la fenêtre, qui était restée entr'ouverte, et s'adressant à Pauline, muette de terreur :

—Venez, mademoiselle, lui dit-il.

Et, s'empara de son bras, il sortit avec elle, avant même que le banquier fût revenu de sa stupeur.

## VI

A peine le père Flûteau eut-il, cédant aux conseils de sa femme, consenti à s'approprier les cinq mille francs trouvés, qu'il le regretta amèrement ; mais ce fut en vain, Adélaïde avait mis la main sur les billets et les avait serrés de façon qu'il eût été fort difficile au bonhomme de les reprendre.

On sait que le grand argument qu'avait invoqué Mme Marsan avait été l'exonération de Robert, elle fit la leçon à son mari, et celui-ci raconta, tant bien que mal, à son fils, qu'un de ses élèves lui avait facilité le moyen de s'entendre avec une compagnie dont son père était le directeur et qui s'était engagée à lui prêter les fonds nécessaires à payer son remplacement, à condition qu'il les rembourserait en leçons de flûte.

Robert, qui ne connaissait rien aux affaires d'intérêt, n'en demanda pas davantage ; il remercia avec effusion son père, et, tout heureux de ce résultat inespéré, il courut bien vite en informer Pauline.

Quant au père Flûteau, à partir de ce moment, sa conscience ne cessa de lui reprocher son indelicatessse, et ce fut fait de sa joyeuse humeur et de son insouciance passée ; il était comme une âme en peine et poussait de profonds soupirs en voyant sa femme s'acheter des robes neuves, emplir la maison de provisions de toute nature et couvrir la table de mets comme jamais il n'en était paru jusqu'alors.

Pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent la trouvaille, le père Flûteau évita avec soin de laisser tomber son regard sur les murailles où se trouvaient apposées des affiches ; il croyait toujours y voir flamber en grosses lettres l'annonce de cinq mille francs perdus ; il ne lisait aucun journal et ne parlait à personne, dans la crainte d'entendre prononcer le nom de quelqu'un ayant perdu quelque chose.

Or, un matin qu'il achevait de déjeuner avec sa femme et Robert, celui-ci tira de sa poche le *Petit Journal* et se mit à le parcourir distraitement ; mais soudain un fait divers attira son regard et il le lut tout haut :

“ Hier, on a repêché dans le canal le cadavre d'un homme qui paraissait avoir séjourné dans l'eau plusieurs jours ; rien dans ses vêtements n'était de nature à établir son identité ; tout ce qu'on trouva sur lui un mouchoir marqué aux initiales H. R. Il a été déposé à la Morgue. ”

Le père Flûteau n'en entendit pas davantage, une pâleur livide couvrit son visage, son regard se voila et il demeura sans connaissance, au grand effroi de sa femme et de Robert, qui s'empressèrent de lui frotter les tempes de vinaigre, et de lui déboutonner son gilet, tout en lui demandant sans cesse :

—Mais qu'as-tu donc ? Qu'as-tu ?

Le pauvre diable ne les entendait pas ; cependant, au bout de quelques instants, il revint à lui, mais son regard exprimait encore un sentiment de terreur indicible, et ses lèvres ne s'ouvrirent que pour balbutier :

—C'est ma faute ! c'est ma faute !

—Oui, tu auras mangé trop vite, lui répondit Adélaïde.

Le brave musicien lui lança un coup d'œil terrible ; mais il

Jack Fish Lake, Juillet le 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSIEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de “*Stanton's Pain Relief*” pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je pense que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin.

Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,

Jack Fish Lake, N.W.T.

se tut, son fils Robert était là, et pour rien au monde il n'eût voulu faire connaître devant lui ce qui se passait au fond de son cœur ; aussi, baissant sa tête avec résignation, il répéta ce qu'avait dit sa femme :

—Oui, j'ai mangé trop vite, c'est cela !

Mais le déjeuner fini et son fils parti, le pauvre homme s'abandonna tout entier à sa douleur qui continuait à être une énigme pour sa femme.

—Me diras-tu ce que tout cela signifie ? lui dit celle-ci.

—Comment, malheureuse, tu n'as pas compris qu'après avoir été un voleur, je suis devenu un assassin.

—Un assassin !

Et Adélaïde le regarda pour s'assurer qu'il avait encore toute sa raison.

—Tu n'as pas deviné, poursuivit-il, que cet homme dont on a repêché le corps dans le canal est celui qui a perdu les cinq mille francs ? N'a-t-on pas trouvé sur lui un mouchoir aux mêmes initiales que le portefeuille ? Le malheureux s'est tué de désespoir, et c'est moi...

—Ah ! tu es fou, fit Mme Marsan un peu troublée.

—Non ! je ne suis pas fou, malheureusement : mais plaise à Dieu que je le devienne pour oublier !...

Dire ce qu'éprouva le père Flûteau à la suite de cette fatale lecture du journal est impossible ; il en perdit l'appétit et le sommeil ; il ne rêvait que dalles de la Morgue, prison, cour d'assises, échafaud.

Il voyait l'inconnu H. R. tendre vers lui des mains suppliantes, puis le repousser avec horreur, et ce n'était pas seulement pendant la nuit que ces terribles visions le poursuivaient : dans la rue, au théâtre, il lui semblait à tout moment qu'un spectre blafard apparaissait devant lui en lui criant : " Voleur, assassin, vois ton ouvrage ! "

Ses amis, ses camarades d'orchestre, tous ceux qui le connaissaient, se demandaient ce que pouvait avoir le père Flûteau, d'ordinaire si jovial, et nul n'osait l'interroger, car on devinait qu'il devait y avoir au fond de son cœur quelque grand chagrin dont il cachait soigneusement la cause.

Pendant plusieurs mois il en fut de même.

La guerre de 1870 arriva.

Robert avait été exonéré du service militaire, mais son âge le classait dans la garde mobile et il fut l'un des premiers à demander à marcher contre les Prussiens.

Sa mère jeta les hauts cris et prétendit que du moment où elle avait payé la somme voulue pour que son fils ne fût pas soldat, il ne devait pas l'être.

Mais Robert n'entendit pas de cette oreille-là ; il était jeune, plein de force et de santé, il se devait à la défense de la patrie menacée et il déclara tout net qu'il voulait partir sur l'heure.

Et Dieu sait cependant si l'honnête garçon souffrait de se séparer de Pauline, qui avait versé toutes les larmes de son corps, en songeant que son bon camarade, son ami, son fiancé presque, allait se battre ! Mais tous deux avaient compris que c'était un devoir impérieux qu'accomplissait Robert, et Pauline, en surmontant son chagrin, avait eu le courage de lui dire :

—Oui, mon cher Robert, partez, soyez brave, et je prierai Dieu qu'il vous ramène sain et sauf auprès de moi.

Un baiser plein de chaste tendresse avait été échangé entre les deux jeunes gens, et Robert était parti.

Ce dernier coup avait mis le comble à la désolation du père Flûteau.

Tant que son fils avait été là, il n'avait pas voulu, comprenant bien qu'il ne parviendrait pas à l'empêcher de partir, lui faire part de ses appréhensions ; mais, dans son for intérieur, il était absolument convaincu que Robert ne reviendrait plus.

—Et c'est moi que serai la cause de sa mort, murmurait-il, comme j'ai déjà causé celle de l'autre ! C'est avec un argent volé que je l'ai racheté, et Dieu me punit en rendant ce rachat inutile. Malheureux que je suis ! J'ai voulu éviter à mon enfant les dangers de la guerre et j'ai appelé sur sa tête la vengeance du ciel.

Et le pauvre homme se tordait les mains de désespoir, et il était si bon et si naïf qu'il ne s'en prenait qu'à lui seul et excusait tout à fait Adélaïde, qui, selon lui, ne l'avait poussé au crime que par excès d'amour maternel.

Il ne sogeait même pas qu'en dehors des deux mille cinq cents francs employés pour l'exonération de Robert, l'autre moitié de la somme était grandement compromise par les dépenses multiples et les achats de toute nature que Mme Marsan avait jugé à propos de faire.

Le théâtre Dejazot avec fermé ses portes, la plupart des jeunes gens qui prenaient des leçons de flûte étaient partis s'enrôler ou se disposaient à le faire, le pauvre musicien allait se trouver sans travail, et cela le désolait, non parce qu'il allait avoir à passer de mauvais jours, depuis de longues années il était familiarisé avec eux ! mais parce qu'il allait être dans l'obligation de ne vivre qu'au moyen de cet argent trouvé, qui lui brûlait les mains.

Ah ! s'il eût été seul ! il eût plutôt mangé du pain sec et bu de l'eau claire que de toucher à cet argent maudit, mais Adélaïde, qui n'avait d'autre remords que celui d'avoir versé pour rien le montant de l'exonération, et qui se disait qu'elle aurait bien mieux fait de garder cette somme pour son ménage, Adélaïde était là, et loin de témoigner du regret d'avoir si mal conseillé son mari, elle ne cessait de lui répéter :

—Si tu n'avais pas trouvé cet argent, comment ferions-nous pour vivre aujourd'hui ?

On devine si cette façon d'envisager les choses, diamétralement opposée à celle de Marsan, ajoutait encore aux tortures de ce malheureux, dont la franche honnêteté était constamment aux prises avec l'indélicatesse de sa femme.

C'était un véritable martyr qu'il endurait.

Il ne retrouvait un peu de tranquillité que lorsque de temps à autre il recevait une lettre de son fils.

A partir du 15 septembre il n'en reçut plus, ses angoisses redoublèrent.

V

Comme tant d'autres, hélas ! Robert avait été fait prisonnier et conduit en Allemagne ; ce fut à Munich qu'il fut interné.

Un riche particulier bavarois, qui avait besoin d'hommes pour des travaux de terrassement et de jardinage dans sa propriété, demanda des prisonniers pour les employer à ces travaux, et parmi eux se trouva Robert.

C'était un moyen pour lui de gagner quelque chose et d'adoucir un peu la rigueur du sort qu'il subissait.

Ce fut avec joie qu'il se présenta dans la maison où on le demandait.

Ne parlant pas allemand, il ignorait le nom du propriétaire chez lequel il allait travailler, mais cela ne l'inquiétait pas ; qu'il pût remplir la besogne qu'on exigerait de lui, c'était tout ce qu'il fallait.

Arrivé chez le propriétaire, celui-ci voulut voir quels étaient les hommes qu'on lui envoyait, et Robert se trouva en face de lui.

Il poussa un cri de surprise.

Il était en face du banquier Hermann.

Celui-ci remarqua le mouvement qu'avait fait le jeune homme.

—Vous me connaissez ? lui demanda-t-il en français.

—Non, monsieur, répondit Robert avec un certain embarras.

Evidemment il ne disait pas la vérité.

Son interlocuteur le regarda plus attentivement.

—Eh ? mais, dit-il, moi je vous reconnais parfaitement ; vous êtes le drôle qui vous êtes permis de vous faire chez moi le défenseur d'une petite qui me plaisait.

—Monsieur, interrompit soudain Robert, vous oubliez que je suis prisonnier et que je n'ai pas le droit de relever une insulte.

—Oh ! oh ! fit le Bavarois avec un gros rire, vous êtes susceptible, mais je ne vous en veux pas, bien que votre brusque intervention dans ma petite serre m'ait coûté cinq mille francs !

—Comment cela ?

—Mais ne vous rappelez-vous donc plus que vous m'avez arraché des mains cette somme au moment où je l'offrais à la chanteuse, et que vous l'avez jetée par la fenêtre ?

—J'ignorais ce qu'il y avait dans ce portefeuille.

—Et, de plus, vous m'avez couvert de ridicule aux yeux de mes amis.

Au fur et à mesure qu'il parlait, le banquier assombrissait l'expression de sa physionomie, on sentait que ce souvenir lui était particulièrement désagréable.

—Ah ça ! mais, reprit-il après une pause, comment se fait-il que vous vous êtes trouvé là en ce moment ?

—Je m'étais un peu douté de la chose, répondit Robert, et ma foi je vous avais suivi de loin ; lorsque je vous vis seul avec Mlle Pauline, je collai mon oreille à la serrure, et...

—Et vous m'espionniez, tarteiffe !

—Ma foi, oui ! dit résolument Robert.

Le banquier garda le silence ; il n'avait pas eu le beau rôle dans toute cette affaire, et il comprit qu'il parviendrait difficilement à prouver au jeune homme que le tort était de son côté.

—Allons, dit-il, ne parlons plus de cela ; seulement il y a

un moyen de me faire rentrer dans la somme que vous m'avez fait perdre ; vous êtes musicien, vous nous jouerez du piano, cela me distraira un peu de la vie monotone que je mène ici, depuis que j'ai dû quitter Paris que j'habitais depuis vingt ans, lorsque la guerre a éclaté.

—Monsieur, répondit Robert, vous avez le droit de me faire bêcher la terre et casser des cailloux ; c'est le travail, m'a-t-on dit, auquel les prisonniers sont soumis, mais jamais mes mains ne toucheront un piano en Allemagne, tant que les Allemands seront en France.

Le banquier haussa les épaules.

—Eh bien ! si je vous payais comme on paye les artistes.

—Je refuserais encore, monsieur.

—Mais enfin, vous le savez, ma maison à Paris était hospitalière aux arts, et il n'est pas une célébrité musicale qui n'ait tenu à honneur de s'y faire entendre.

—Ce qui était en honneur alors, serait une lâcheté aujourd'hui, monsieur.

—Ces Français ! tous les mêmes ! fit le banquier.

Et il lui tourna le dos.

Pendant six mois, Robert resta à Munich, et, fidèle à ses principes, il refusa obstinément de faire de la musique, et préféra souffrir toutes les privations qu'avaient à subir les malheureux prisonniers dont la bourse n'était pas suffisamment garnie pour pouvoir subvenir aux besoins de tous genres qu'ils éprouvaient.

Enfin sonna l'heure de la délivrance. Robert revint à Paris et courut embrasser son père et sa mère.

Il fut frappé du changement qui s'était opéré dans les traits de son père : il avait laissé un homme encore plein de verve et de force, il retrouvait un vieillard débile et dont le visage ravagé portait les traces d'une profonde douleur.

Cependant, à la vue de ce fils qu'il croyait ne plus revoir, le père Flâteau sentit, pour la première fois depuis longtemps, la joie inonder son cœur.

—Robert ! mon cher fils ! s'écria-t-il en le pressant contre sa poitrine, enfin tu nous es revenu !

—Ah ! Dieu soit loué !

—Je te le disais bien, moi, que nous le reverrions, dit à son tour, Mme Marsan.

—Oui, bonne mère, et tu as raison, car me voici sain et sauf, et j'espère bien que cette fois nous ne nous quitterons plus... Mais, ajouta-t-il à voix basse, mon pauvre père a donc bien souffert pour que je le retrouve ainsi changé et vieilli ?

—Ah ! que veux-tu, toujours ses idées noires.

—Ses idées noires... mais depuis quand ?

—C'est juste, tu ne sais rien ; il m'avait fait jurer de ne pas le dire.

—Jurer de ne pas me lire, mais quoi ?

—Adélaïde ! fit Marsan, qui s'aperçut du colloque de sa femme et de son fils.

—Eh bien ! tant pis, tu feras ce que tu voudras, mais il y a trop longtemps que ce secret me pèse, et, après tout, si tu as été coupable, — coupable par ma faute, — ton repentir a été assez sincère pour que ta faute soit expiée.

—Coupable ; le repentir ; mais, de grâce, explique-toi !

—Je te défends, tais-toi, cria Marsan.

Mais Adélaïde ne l'écoutait plus d'ailleurs, elle était bien

B. E. McGALE

Montréal, 21 mars 1883.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre *SPRUCINE* dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la *SPRUCINE* devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

résolue à faire retomber sur elle toute la responsabilité de la faute commise, et comme si elle eût réellement éprouvé l'impérieux besoin de soulager son cœur du fardeau qui l'oppressait, elle raconta tout d'une haleine comment son mari avait un soir trouvé cinq mille francs dans la rue Bergère, et comment elle l'avait obligé de garder cette somme.

—Oh ! fit Robert d'un ton de reproche.

—Oui, j'ai eu tort ; mais que veux-tu, mon garçon, je ne voulais pas que tu fusses soldat, et je n'avais que ce moyen de payer ton exonération.

—Comment ! c'était pour moi ?

—Oui, reprit Adélaïde, et depuis ce temps ton père est persuadé que celui qui a perdu cette somme s'est tué de chagrin, et il s'accuse d'être son meurtrier.

—Mais qui peut vous faire supposer ?... Je t'en prie, donne-moi tous les détails de cette affaire. Oh mon Dieu, que me racontes-tu là !

Adélaïde, qui ne demandait qu'à parler, fournit toutes les explications nécessaires ; elle précisa le jour et l'heure de la trouvaille, désigna le petit portefeuille et les initiales qui s'y trouvaient, et, au fur et à mesure qu'elle circonvenait toutes ces choses, le visage de Robert s'éclairait.

—Je le connais ce portefeuille, s'écria-t-il enfin.

—Toi !

—Parbleu ! c'est moi qui l'ai jeté par la fenêtre de la serre du banquier Hermann Roder, un fier gredin par parenthèse.

—Hermann Roder, dit à son tour le vieux musicien en saisissant le bras de son fils ; H. R., oui, c'est cela.

—Certainement.

Et il raconta ce que le lecteur sait.

#### DEVINETTE



En allant chercher du lait dans une ferme, la famille Dupétard voit venir à elle un chien menaçant. Où est le fermier ?

Il n'avait pas achevé, que son père, tout ému, se jetait dans ses bras, le visage baigné de larmes.

—Ah ! mon pauvre enfant, s'écria-t-il, je n'ai donc causé la mort de personne !

Et le pauvre homme sanglotait, mais cette fois c'était de joie.

Il y avait une autre personne qui s'intéressait au retour de Robert : c'était Pauline ; après les premiers élans dus au plaisir de se revoir, le jeune homme lui raconta comment il avait retrouvé le banquier Hermann à Munich.

—Oh ! le vilain homme, dit la jeune chanteuse, sans vous, mon cher Robert, Dieu sait ce que je serais devenue !

—Oui, et avec tout cela vous avez perdu le prix de votre soirée.

—Ah ! j'ignore ce qu'il y avait dans le portefeuille qu'il m'offrait ; mais quelle que soit la somme, elle eût été insuffisante pour compenser le plaisir que j'éprouvai en voyant la mine qu'il fit lorsqu'il vit ce fameux portefeuille s'envoler par la fenêtre ; ah ! j'en ris encore.

—Mais qui sait ! il y avait peut-être deux ou trois billets de mille francs dans ce portefeuille.

—Tant mieux, je voudrais qu'il y en eût eu dix, et qu'ils eussent été ramassés par quelque ouvrier dans le besoin, ou par quelque pauvre artiste comme nous ; je lui eusse dit : Gardez cet argent et faites-en bon usage.

—Bien vrai !

—Certainement !

—Ah ! si vous saviez quel plaisir vous me faites en parlant de la sorte.

—Pourquoi ? lui demanda Pauline qui ne comprenait pas.

—Ceci est mon secret, répondit le jeune homme en souriant. Et il n'en voulut pas être davantage.

Aujourd'hui, le père Flûteau a retrouvé sa gaieté d'autrefois ; sa sérénité, mais il n'a pu faire que de temps à autre le bonhomme ne lui dise en hochant la tête :

—Dieu te garde de jamais devenir riche avec l'argent des autres !

FIN.

#### ELLE SUFFIT

La concierge de Taupin désespère tous ceux qui l'approchent par sa déplorable loquacité.

Parlant de son caniche, elle disait à son locataire :

—C'est un animal d'une intelligence incroyable, il ne lui manque que la parole.

—Oh ! fit Taupin, ça ne vous prive pas beaucoup !

#### RÉFLEXION D'UN OBSERVATEUR

—Vu les prescriptions hygiéniques invitant le public à ne pas cracher à terre, les gens qui ont l'habitude de "tenir le crachoir" ne vont pas tarder à faire prime.

**15 C**

**Guérissent CORS et VERRUES**

Le seul remède sûr, rapide et efficace pour Cors et Verrues. Ni douleur, ni marque. Envoyé franco sur réception du prix. Adressez



**B. E. MCGALE, MONTREAL.**

## ARGUMENTATION IN EXTREMIS



Toto. — Ne montez pas, monsieur l'Ours, ne vous donnez pas ce mal. Tout ce raisin est sur comme du vinaigre. Demandez au renard, là bas.

## UNE CRITIQUE DU PINCE-NEZ

Un journal de 1774 publiait la lettre suivante qui nous semble être plus que jamais d'actualité.

Monsieur le Rédacteur,

Il me semble que dans le choix des lunettes on devrait préférer celles qui par leur extrémités portent sur les tempes et laissent le nez libre. Cette liberté de mon nez étant un bien que je suis très jaloux de conserver, je ne voudrais point le charger d'entraves qui fussent dans le cas de s'opposer au développement de ma gaieté.

On sait que dans le rire, les ailes du nez s'écartent et agrandissent l'ouverture des narines. On ne peut donc rire à son aise, lorsque ce canal de la respiration est comprimé par cet instrument que nous appelons besicles ou lunettes. Bien des fois j'ai pu voir le vieillard, pour donner libre essor à sa gaieté, mettre bas cette barricade malencontreuse. On a pu voir aussi combien le visage le plus aimable, le plus riant, devient sérieux en se chargeant de ce symbole de gravité.

Observez cet homme de cabinet, avec sa vue artificielle en manière d'échafaudage, placée, sur son nez ; ses muscles sont nez ; ses muscles sont à la torture ; sa respiration est gênée et

broyante, il est obligé d'ouvrir largement la bouche pour respirer ; cette physionomie est celle de la bêtise. Je ne crois pas qu'on puisse serrer longtemps son nez ainsi, car c'est une contrainte mortelle pour l'esprit et pour l'épanouissement des idées heureuses.

Selon Pline, la largeur des narines indique la douceur de caractère. On ne peut faire un fréquent usage des lunettes ou besicles, dont je demande la suppression, sans perdre à la longue cet avantage normal. Que l'on se hâte donc de les faire tenir autrement qu'on le fait d'habitude, c'est-à-dire à branches embrassant les tempes et s'accrochant derrière l'oreille.

P. C.

Dr en Médecine.

## VERS FIN-DE-SIÈCLE

Appétit vigoureux, tempérament de fer,  
Membert languit, Membert se meurt, — ami cher.  
Qu'a Membert ?

Eh ! Momille, bonjour ! Comment va ta famille ?  
Le papa ? la maman ?... Tu pleures, jeune fille ?  
Qu'a Momille ?

Je viens de rencontrer, allant je ne sais où,  
Outchou, le professeur, qui courait comme un fou,  
Qu'a Outchou ?

## REMARQUE OPPORTUNE

Taupin assistait hier à un grand enterrement, et on lui avait fait l'honneur, en sa qualité d'ami intime du défunt, de le placer, avec trois autres personnes de marque, aux côtés du corbillard.

Littéralement transi, le malheureux, chemin faisant, ne put s'empêcher de faire à son voisin cette remarque aussi intempestive que juste :

— Pourquoi appelle-t-on cela : Tenir les cordons du "poêle" !

## DE PLUS OCULAIRE

En police correctionnelle, à la suite d'une réunion publique :  
Un agent vient témoigner à la barre, l'arcade sourcilière tuméfiée et bleuie par un énorme coup de poing.

— Vous étiez témoin oculaire de cette bagarre ?

— Oh ! monsieur le président, tout ce qu'il y a de plus oculaire ; ça se voit assez !

## AU CERCLE

— Comme ce pauvre Gontran a l'air usé ! Il n'a pourtant que trente-cinq ans à peine.

— Dame ! mon cher, les années de champagne comptent double.

## SECRET DE LA LONGÉVITÉ

Le secret de la longévité est de conserver un sang frais et pur en faisant usage des **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.** 4

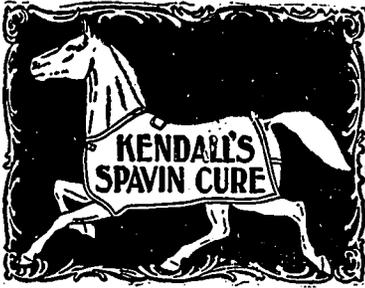
# L'ASTHME

Envoyez votre adresse afin de recevoir GRATUITEMENT et franco un paquet-échantillon de la **POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE** du Dr Coderre. Si vous êtes souffrant, essayez ce remède et vous serez soulagé. Adressez :

**THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) Montreal.**

# QUERI

## Pas de conjectures Sur les Résultats..



Cet homme sait ce qu'il fait et comment il l'a fait. Des attestations comme la suivante sont une preuve suffisante de ses mérites.

Oshawa, 22 février 1898.

Chers messieurs — Veuillez m'envoyer un de vos traités sur le cheval ; votre nouveau livre tel qu'annoncé en anglais sur l'enveloppe de la bouteille. J'ai guéri deux Eparvins et une Courbe avec deux bouteilles de votre remède pour les Eparvins de Kendall, et ce, en quatre semaines.

FRANK JUBERIEN

Prix, \$1 ; 6 pour \$5. Comme liniment à l'usage des familles, il n'a pas d'égal. Demandez à votre pharmacien le remède pour les Eparvins de Kendall et aussi "un traité sur le cheval", livre gratuit, ou adressez-vous à

**Dr J. B. Kendall, Enosburg Falls, Vt.**

## R·I·P·A·N·S TABLES

Les Médecins les

Trouvent

Une Excellente

Prescription

Pour l'humanité.

**ON DEMANDE:**— Un cas de mauvaise santé que les R·I·P·A·N·S n'amélioreront pas. Elles chassent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R·I·P·A·N·S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. Les R·I·P·A·N·S, 10 pour 5 cents, peuvent être trouvés dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille attestations seront envoyés par la poste pour cinq cents à n'importe quelle adresse donnée à la Ripans Chemical Co., 10 Spruce, New-York.

### EN COUR D'ASSISES

On juge un individu qui, après s'être assuré pour une assez forte somme, a mis volontairement le feu chez lui.

Un témoin à charge dépose.

—L'accusé, dit-il, était connu dans le quartier pour un homme criblé de dettes, et, à mon avis, en allumant cet incendie... , il comptait les éteindre !

### LA MONTRE ET SON RESSORT

Tous les organes essentiels de la vie dépendent directement de la qualité du sang, comme la montre dépend de son ressort. Les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** purifient le sang, lui rendent sa force épuisée par l'anémie, les hémorragies ou autres causes. 6

### Offre Extraordinaire

Avant la fin de l'année nous voulons grossir nos listes d'abonnés autant que possible. A chaque nouvel abonné qui nous enverra 30 cts, nous ferons parvenir un "set" de trois jolies Epingles à Ruban, en plaqué d'or et émaillées à la main — ce qui constitue un très charmant cadeau pour une dame ou un monsieur.

L'AMI DU LECTEUR,

Montréal.

# PIEDS

Tendres, Transpirants, Enflés, Irritables, Cors Mous et Ongles incarnés, immédiatement soulagés par la **POUDRE de McGALE** pour les pieds. — Prix 25 cts par boîte. — Un échantillon **GRATIS** sera envoyé franco en s'adressant

**THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) MONTREAL.**

# 25 CTS.

**SON INCOGNITO**

Entre voisins de salle, au restaurant :  
 —Parlez-moi de l'incognito pour pérégriner agréablement !  
 On est bien plus tranquille. Ainsi moi, quand je voyage, je me fais appeler simplement duc de Valparaiso.  
 —Et quel est votre véritable nom ?  
 —Mathieu.

**UN EXCELLENT CONSEIL**

Une querelle s'est élevée entre Froussinard, que les exploits du Cid n'ont jamais empêché de dormir et un particulier qui n'est pas tout à fait en règle avec la justice de son pays.  
 Une rencontre a été décidée, et Froussinard n'est pas rassuré du tout.  
 —Il y a un moyen bien simple, lui dit un ami, de t'en tirer avantageusement : tâche d'avoir pour témoins deux gendarmes. A leur vue, ton adversaire détalera comme un zèbre !

**AU RESTAURANT**

—Es-tu des nôtres, ce soir ?  
 —Impossible : j'ai encore mon oncle à la maison.  
 —Depuis un mois ? un oncle incarné alors ?

**HUMEUR DIFFICILE**

L'humeur difficile vient le plus souvent de la souffrance et celle-ci, de la mauvaise qualité du sang. Les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**, en réconfortant le sang ramèneront la bonne humeur.

**FABLES EXPRESS**

Je suis fils d'aiguilleur ; dès ma tendre jeunesse  
 J'ai couru sur la voie avec beaucoup d'adresse,  
 Apportant à mon père un précieux concours.

**MORALE**

Nourri parmi ses rails, j'en connais les détours !

\* \* \*

Le pauvre camolot se plaint qu'il pleuve et vente.  
 Attendu, par ce temps de chien,  
 Qu'il ne vend absolument rien.

**MORALITÉ**

Petite pluie abat grand'vente

**LES DÉFINITIONS DROLES**

*Alun.*---Qui n'est pas à l'autre.

**Notre Prochain Numéro**

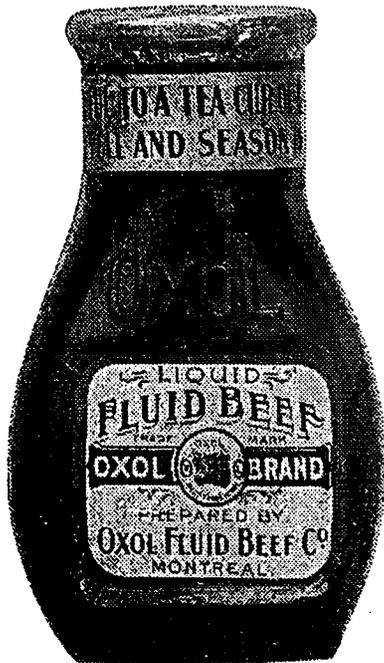
Le prochain numéro de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un charmant récit intitulé

**MORROWBIE JUKES**

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants.

N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.

**Le Thé de Bœuf . . . .**



**OXOL**

Donne la Force et sustente la Vie.

Une once d'OXOL contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison . . . . .

PRÉPARÉ PAR LA

**OXOL FLUID BEEF CO., Montreal**

A VENDRE PAR

**B. E. MCGALE,**

2123 Rue Notre-Dame, - Montréal.

**Restaurateur  
 ... de Robson**

**Plus de Cheveux gris**

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

PROPRIÉTAIRE

**J. T. GAUDET, Pharmacien,**

JOLIETTE, P. Q.

**SACHETS...  
 PARFUMÉS**



Envoyez-nous 35 cents en Argent ou en Timbres et nous vous enverrons L'AMI DU LECTEUR pendant un an et un JOLI SACHET PARFUMÉ (parfums select) d'une durée garantie pour deux ans. Adressez :

"L'AMI DU LECTEUR," MONTREAL.



# L'ASTHME GUÉRI...

Echantillon  
gratuit.

La surprenante nouvelle que l'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Eméry Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la **POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE** DU DR CODERRE apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis en empêche pour tout de bon le retour.

Dans les cas d'ENROUEMENTS GRAVES, d'OPPRESSIONS BRONCHITIQUES et de TOUX OBSTINÉES, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de vendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat — à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse, nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre.

**Elle soulage immédiatement !  
Elle guérit les cas les plus obstinés !!  
Elle est absolument sûre !!!**

Envoyez votre adresse afin de recevoir gratuitement et franco un paquet-échantillon. Si vous êtes souffrant, ne manquez pas d'essayer ce remède et vous serez soulagé.

Le prix de vente régulier est de 50 cts à \$1.00, selon la grosseur du paquet.

**The Wingate Chemical Co., Limited**  
2 MAPLE AVENUE, MONTREAL

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**  
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.  
**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

## Principaux officiers de la Société des Artisans Canadiens-Français

### Officiers honoraires

AUMONIER GÉNÉRAL..... MGR PAUL BRUCHIÉSI, archevêque de Montréal.  
PRÉSIDENT HONORAIRE..... SIR WILFRID LAURIER, premier ministre du Canada.  
AUMONIER..... M. le chanoine A. ARCHAMBAULT.  
VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE..... Son Honneur RAYMOND PRÉFONTAINE, M.P., maire de Montréal.

### Conseil exécutif

PRÉSIDENT GÉNÉRAL..... JOSEPH THIBEAULT, maître plombier.  
1er VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... ALFRED LAMBERT, manufacturier de chaussures.  
2me VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... L. S. GENDRON, employé civique.  
1er COMMISSAIRE-ORDONNATEUR.. NARCISSE LAPOINTE, négociant.  
2me COMMISSAIRE-ORDONNATEUR NAPOLEON DESCHAMPS, négociant.  
DIRECTEURS..... DOMINA GAGNÉ, manufacturier de portes, chassis, etc.  
GRÉGOIRE LÉVEILLÉ, maître plâtrier.  
LOUIS A. JACQUES, négociant et échevin de la cité de Montréal.  
ALPHONSE H. RENAUD, manufacturier et marchand de meubles.  
F. G. CRÉPEAU, notaire public.  
NAPOLEON THÉORET, notaire public.  
C. P. CHAGNON, marchand de nouveautés.  
J. V. DESAULNIERS, professeur à l'École Montcalm, Montréal.

### Officiers

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL..... A. BOURBONNIÈRE.  
TRÉSORIER GÉNÉRAL..... HENRI ROY.  
MÉDECIN EN CHEF..... E. P. LACHAPPELLE, M.D.  
AUDITEURS..... J. S. MATTE, Québec, P.Q.  
J. N. RATTEZ, Ottawa, Ont.  
PROCUREUR..... GUSTAVE LAMOTHE, avocat.  
NOTAIRE..... PHILIAS MAINVILLE, N.P.  
INSPECTEUR GÉNÉRAL..... NAPOLEON LACHANCE.

## CONDITIONS D'ADMISSION

Pour être admissible dans cette société, il faut posséder les qualités et remplir les conditions suivantes :

- (1) Être catholique et n'appartenir, sans dispense de l'ordinaire, à aucune société secrète ou autre défendue par l'Eglise catholique.
- (2) Avoir de bonnes mœurs et n'être point adonné à l'usage immodéré des boissons enivrantes.
- (3) Jouir d'une bonne santé, d'une bonne constitution, n'être sujet à aucune maladie héréditaire, acquise ou incurable, ni affligé d'aucune infirmité notable.
- (4) Ne pas exercer l'une des occupations suivantes, qui sont réputées insalubres aux fins des règlements de la Société, savoir : égoutier, vidangeur, pompier, ingénieur et chauffeur de locomotives, mineur, serre-frein, etc., etc.
- (5) Être âgé d'au moins dix-huit ans et ne pas dépasser l'âge de quarante-cinq ans.
- (6) Parler la langue française ; être Canadien-Français ou considéré comme tel.

L'aspirant doit être présenté par deux membres qui signent la formule de présentation. Il dépose en même temps \$1.25 pour couvrir les frais de son examen médical. S'il est admis par le bureau de direction, il aura à payer les droits d'entrées suivants :

|                     |         |                     |         |
|---------------------|---------|---------------------|---------|
| De 18 à 30 ans..... | \$ 2.00 | De 41 à 42 ans..... | \$20.00 |
| " 30 à 35 ".....    | 3.00    | " 42 à 43 ".....    | 30.00   |
| " 35 à 40 ".....    | 5.00    | " 43 à 44 ".....    | 40.00   |
| " 40 à 41 ".....    | 10.00   | " 44 à 45 ".....    | 50.00   |

L'aspirant déposera aussi, comme droit d'entrée, cinquante centins pour faciliter le prompt paiement de l'indemnité au décès, cinquante centins pour sa contribution du mois et quinze centins pour son certificat d'admission, mais il n'a pas de contribution de décès à payer dans le mois qui suit son admission. La contribution régulière de chaque membre est de cinquante centins par mois payable d'avance, le ou avant le premier mardi de chaque mois. La contribution au décès de chaque membre est actuellement de 8 cents par décès, de manière à former \$1,000 pour la veuve ou les héritiers.

## BENEFICES

Un membre a droit à ses bénéfices aussitôt qu'il a reçu son certificat de membre. Il a droit à une allocation de quatre piastres par semaine pendant vingt semaines lorsqu'il est malade. A son décès, sa veuve et ses héritiers reçoivent mille dollars. Jusqu'à aujourd'hui, la cotisation mensuelle et la contribution au décès réunies n'ont pas dépassé \$15 par année. Tout membre peut disposer des mille piastres dues à sa mort, en faveur de qui il veut ; s'il n'en dispose pas par testament ou autrement, cette somme est payable à sa femme, et, s'il n'a pas de femme, à ses héritiers.

## ... UNE CHANCE SANS PRÉCÉDENT ...

Des primes artistiques  
pour le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer reconnaissants pour l'encouragement que nous a accordé le public et, aussi, pour disséminer certaines gravures réellement artistiques, nous avons décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux abonnés, nous enverront VINGT-CINQ CENTS pour l'abonnement, plus CINQ CENTS pour la poste, nous enverrons au choix une des gravures suivantes : grandeur 13 x 16.

Ste Famille, St Joseph, Sacré Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Immaculée Conception,  
Le Bon Pasteur, Jésus portant sa Croix, Ste Hélène, Ste Philomène, Ste Cécile,  
Ste Agnès, Ste Marguerite, Notre-Dame du Saint Rosaire  
Le Printemps, l'Été, l'Hiver, la Boisson Favorite, l'Espérance, Souvenir du Mariage,  
Mort d'un Père, Mort d'une mère

On remarquera qu'il y a dans cette série de gravures des sujets religieux et des sujets inspirés par la sentimentalité ou l'idée de famille. Qu'on n'oublie pas de répandre cette bonne nouvelle et de donner à tous la chance de recevoir un excellent journal et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR, No 2 Maple Avenue. Montreal.

## UNE AUTRE PRIME

A toute personne qui nous fera parvenir le prix du ou des volumes désirés parmi ceux dont voici la liste, plus 5 cents par volume pour la poste, nous enverrons le ou les volumes et en plus L'AMI DU LECTEUR pendant un an.

|  |   |
|--|---|
| LE MÉDECIN DES PAUVRES, grand roman par Xavier de Montépin 0.50  | NOUVEAU COURS DE LANGUE ANGLAISE, d'après la méthode d'Ollendorff. Système facile, simple et rapide pour apprendre la langue anglaise. .... 0.40  |
| LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes, ornées d'un grand nombre de gravures ..... 0.50   | DAVID TÊTU ET LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN. Épisode de la guerre américaine, 1864-65. .... 0.40   |
| LE PÈLERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien par M. Pamphile Lemay, nouvelle édition complète en un volume. .... 0.50   | HISTOIRE DE MONTFERRAND, l'athlète canadien, par Benj. Sulte, avec un portrait de Montferrand. .... 0.40  |
| RIS ET CROQUIS, historiettes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme. .... 0.50   | MAUDITE ! grand roman à sensation, par *** .. 0.50  |
| ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE, par A. Thomas. L'auteur, sous forme de roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit. .... 0.50  | L'ENFANT MYSTÉRIeux, roman canadien, par Eugène Dick. .... 0.50   |
| CUISINIÈRE CANADIENNE (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées ; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes ; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc., différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc., un volume, élégamment relié en toile. .... 0.50 | L'USURPATEUR, grand roman de la vie réelle, en trois parties, 460 pages. .... 0.40  |
| LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE, ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B. .... 0.50  | LA MAYEUX, roman, par Xavier de Montépin. .... 0.40   |
| GUSTAVE OU UN HÉROS CANADIEN, un charmant épisode du pays. 0.50  | LA MALÉDICTION D'UN PÈRE, roman, par Émile Richebourg. .... 0.35  |
| LES BASTONNAIS, ce célèbre ouvrage en nouvelle édition de luxe... 0.50   | LE SUCCÈS DU SALON, chansonnier avec musique. .... 0.35   |
| VIES DES SAINTS pour tous les jours de l'année, beau volume avec 368 gravures. .... 1.00   | L'ALBUM DU CHANTEUR, nouvelles romances et chansons, avec musique ..... 0.35  |
| HISTOIRE NATURELLE, extraite de Buffon et de Lacépède, grand volume avec 200 gravures. .... 1.00   | LE PLAISIR AU SALON, romances et chansons nouvelles, avec musique. .... 0.35  |
| DICTIONNAIRE COMPLET ILLUSTRÉ de la langue française, par P. Larousse. 1144 pages, 2000 gravures, 35 tableaux encyclopédiques, 27 cartes géographiques, dont 7 spéciales au Canada, 260 portraits de personnages célèbres du Canada et des autres pays, 5,000 articles géographiques et historiques concernant le Canada. Fort volume, relié. .... 1.00  | ARMAND DURAND ou la Promesse Accomplie, roman canadien par Mme Leprohon. .... 0.30  |
| LA MUSE POPULAIRE, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique, 480 pages. .... 0.60  | LE MANOIR DE VILLERAY, roman canadien par Mme Leprohon. 0.30  |
|  | UNE APPARITION, épisode de l'émigration irlandaise au Canada, par Eraste d'Orsonnens. .... 0.30   |
|  | CHANSONS CONIQUES, nouveau recueil contenant des romances, chansonnettes, etc., etc., avec musique, par J. A. Blondin. .... 0.30                  |
|  | AMOUR ET HAINE, ou le Drame de Bicêtre, grand roman. .... 0.25  |
|  | FÉLIX POUTRÉ, ou Échappé de la Potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837. .... 0.25   |
|  | VIE DE NAPOLEON Ier, ou entretiens de Maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de Saint-Hilaire. 288 pages ..... 0.25 |
|  | VIES BRISÉES, roman, par Jules Mary. .... 0.25  |
|  | LE CHEMIN DES LARMES, roman à sensation. .... 0.25  |

**HATEZ-VOUS ! HATEZ-VOUS !**

"L'AMI DU LECTEUR", Montréal.



Les Toux obstinées, la Consommation et les  
Lésions Bronchitiques rapidement soulagées  
et guéries par la

# ... SPRUCINE

PRÉPARATION VÉRITABLE DE...

## Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage et de Marrube (Horum)

Une des meilleures préparations qui aient jusqu'ici été présentées au public pour le soulagement immédiat et la guérison de la Toux, du Rhume, de la Bronchite, de l'Enrouement, de la Grippe, de l'Asthme et de tous les maux de Gorge et de Pouxons. Pris avec de l'huile de Foie de Merne dès le début de la Consommation, on trouvera ce remède d'une valeur sans égale.

Les propriétés médicinales de la GOMME D'ÉPINETTE, du CERISIER SAUVAGE et du MARRUBE (Horum), sont depuis longtemps si bien connues comme étant les meilleurs agents curatifs dans les maladies de la Gorge et des Pouxons qu'il est inutile de les énumérer ici. Qu'il suffise de dire que la SPRUCINE est un mélange véritable de ces TROIS substances sous la forme d'un Elixir agréable au goût.

Dans les cas de Toux obstinés et de Consommation Pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Merne, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

La SPRUCINE est mise en bouteille de 25 et de 50 centins.

Marque de Fabrique Enregistrée.

**B. E. McGALE, Chimiste,**

**MONTREAL**

### L'ENNEMI COMMUN

Un rassemblement s'est formé autour d'une voiture qui vient de renverser un huissier.

Le cocher se défend comme un beau diable et rejette naturellement tous les torts sur la victime.

—Qu'est-ce qu'il y a? demande un passant attiré par ce rassemblement.

On l'informe.

Alors il tira son porte-monnaie, et, s'approchant du cocher :

—Tenez, mon ami, lui glisse-t-il, renversez-en un autre!

Et il s'éloigne, visiblement satisfait.

\* \*

### BON STOCK

Le docteur XXX est plongé dans la lecture d'un bulletin financier.

Arrive un client :

—Docteur, ça ne va pas.

—Qu'est-ce que vous avez?

—Des gaz.

Le docteur vivement :

—Gardez-les : ils monteront!

\* \*

### APPROXIMATIVEMENT

On cite des cas de longévité. Quelqu'un demande à Béthisy s'il y a des centenaires dans sa famille.

—Approximativement, répondit-il.

—Comment cela?

—J'ai deux oncles qui ont chacun cinquante ans passés.



## Le Point

sur lequel nous désirons insister c'est que les . . . . .

# TEINTURES TURQUES

sont les meilleures sur la terre pour Teintures Domestiques Elles teignent le Coton, la Soie, les Lainages et les étoffes de tissus mixtes et les teignent bien. Demandez-les à votre fournisseur.

PRIX - 10 Cts.

**BRAYLEY SONS & CO., MONTREAL.**

**PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES &c.**

Guérissent :

**MAL DE TÊTE,  
CONSTIPATION,  
DYSPEPSIE,  
INDIGESTION,  
JAUNISSE,  
BILE, et tous  
DERANGEMENTS**

résultant d'un estomac en-  
crassé et en désordre.

Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements, et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac . . . . .



CES PILULES sont fortement recommandées comme étant un des plus sûres et plus efficaces remèdes contre les maladies mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-français faisaient usage de la noix longue avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité, perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longes de McGale.

25 cts la boîte ; 5 boîtes, \$1.00 — franco par la poste

**B. E. McGale, Chimiste, MONTREAL.**



**HUILE DE MORGAN**

POUR

**HOMMES, CHEVAUX et BÊTES à CORNES**

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

- POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.
- POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.
- POUR ÉCLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.
- MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.
- POUR CRAMPONNURES. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours et elles seront guéries.
- POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.
- POUR CREVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de Castille, essuyez-les, ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, aites usage de la poudre de condition Universal et vous êtes certain d'une guérison.
- JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.
- POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.
- POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.
- POUR LES CORS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince, vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pendant plusieurs jours ; en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.
- POUR MALADIES DE PIED. Levez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile ait pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et de la corne trop sèche ; l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.
- POUR TUMEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.
- PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile ; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

**... POUR BÊTES A CORNES ...**

- POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.
- POUR MAL DE CORNES. Appliquez l'huile sur les cornes et versez-en une petite quantité entre les cornes et elles seront guéries.
- POUR COUPURE, DÉCHIRURE, BOITURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

En vente partout. Pour brochures et autres informations, s'adresser à

Priz 25 et 50 cents la Bouteille.  
**LANE MEDICINE CO., MONTREAL.**

# Stanton's

25c.



25c.

## Pain Relief!

LE REMÈDE DE FAMILLE POUR

**USAGE INTERNE ET EXTERNE**

Ne vous persuadez pas que vous ne pouvez pas être malade, car la maladie vient au moment où vous l'attendez le moins.

Le STANTON'S PAIN RELIEF est un Remède Domestique et un Médecin de la Famille. Aucune famille ne devrait rester sans en avoir une bouteille à la maison.

POUR

Coliques, Diarrhée, Frissons, Rhumatisme, Mal de Dents, Névralgie, Mal de Gorge, Mal aux Reins, Crampes,

... IL EST INAPPRECIABLE



Vous pouvez l'avoir chez les pharmaciens ou dans les magasins généraux dans tout l'univers. Si votre fournisseur ne l'a pas, écrivez-nous directement et nous vous l'enverrons sur réception du prix : 25 cents.

**The Wingate Chemical Co. (Limitée),**

**MONTREAL, CANADA.**